

Une révolution justifiée

La querelle qui vient de mettre aux prises M. Gide avec les dirigeants orthodoxes du mouvement intellectuel « Front Populaire » n'est pas fortuite. M. Gide, dans les deux petits volumes publiés par lui sur l'U.R.S.S., a fait connaître que sa conscience ne lui permettait plus de tenir pour valable et humain l'actuel régime russe. M. Guehenno et *Vendredi* lui refusent le droit de parler ainsi : parce qu'il ne s'agit pas aujourd'hui pour les hommes de construire un monde où soit satisfaite la pensée de chacun, la vérité de chacun, mais de se donner à l'édification d'un ensemble conforme à « La Vérité ». C'est, en propres termes, le grief essentiel de M. Guehenno contre André Gide. Autour de cela a été construit tout son premier article de *Vendredi* : trois colonnes, et c'est à cela encore qu'il est revenu, dans sa seconde réponse à Gide. Celui-ci ayant fait une politique « biographique » modifiant ses positions selon son évolution intérieure, la fêrule doctrinale de *Vendredi* s'abat : il faut penser non selon soi-même, mais selon « la Vérité ».

Cela est beau. Cela est merveilleux, parce que M. Guehenno est justement le meilleur représentant d'une certaine foi à ce qu'on pourrait appeler la « mystique de la conscience ».

Par son livre sur Michelet, par son *Caliban*, par toute son activité à *Europe* ou à *Vendredi* et dans le milieu intellectuel « antifasciste », M. Guehenno a prétendu porter dans l'événement la défense de la liberté de la pensée, de l'autonomie de l'intelligence, ou, plutôt, de la conscience. Car une certaine notion de l'intelligence classique ou philosophique, accepte des lois du raisonnement. Pour M. Guehenno, philosophe du cœur (ainsi que le rappelle durement André Gide), nous seuls pouvons donner à nous mêmes les lois de notre conscience. La ligne de pensée à laquelle *Europe*, puis *Vendredi*, se sont rattachés, était la lignée des grands ancêtres de la conscience : Léonard, Descartes, Condorcet, Michelet, Quinot. Les hommes qui voulaient n'accepter que l'homme fut tenu par cela seulement à quoi il consentait.

M. Gide ne consent plus que la Russie 1937 exprime le meilleur état de l'homme. Il le dit, donne ses raisons. On le traite d'allié des plus dangereux et plus noirs « fascistes », et quand il veut se défendre, on lui refuse sa tribune habituelle... Voici revenue l'orthodoxie, et avec elle le refus de s'exprimer opposé aux « non-conformistes ». Il y a même un bout de l'oreille d'inquisition qui paraît, puisque M. Gide nous apprend, dans *la Flèche*, qu'on « interprète » ses propos.

Il existe donc désormais, du côté des plus rigoureux défenseurs de la pensée libre et de la conscience autonome, une très stricte obligation de penser selon l'ordre. Et ce qui est le plus significatif et le plus grave, c'est qu'on ne réglemente pas la discipline de l'esprit, la manière de conduire son raisonnement, ce sont les conclusions qui sont commandées, et en quelque manière du dehors.

Que cette contradiction avec soi soit une nouvelle condamnation du système de la vie prétendue libre de se donner ses lois, c'est l'évidence.

Mais on voudrait que les hommes qui vont s'en réjouir et utiliser l'événement en profitent pour se regarder eux-mêmes en face.

Défenseurs de la loi morale, de la pureté, des mœurs, du mariage indissoluble et sacré, de la cellule familiale, de la discipline acceptée, de la pensée rigoureuse, du devoir, de l'effort et de la continuité, nous voudrions que les bien-pensants, nationaux et autres hommes de droite comparent ce qu'ils *sont* à ce qu'ils *pensent* et *disent*.

Il est vrai que M. Guehenno et les maîtres à penser du *Front Populaire*, il est vrai que les chefs radicaux, socialistes, communistes, ont désormais pitteuse figure « devant l'Éternel », comme dirait M. Benda, c'est-à-dire devant la raison rigoureuse.

Il est vrai que leur pratique n'a pas été conforme à leurs principes.

Il est vrai — ce qui est infiniment plus sérieux et plus redoutable pour eux — qu'ils ne tendent pas même à revenir à leurs positions de départ. Tout au contraire, ils se cherchent et se trouvent des raisons de s'arrêter à tous les palliers, d'y séjourner, de n'en plus repartir.

La pensée libre devient la pensée esclave, comme les réformes de structure et la lutte contre les trusts se sont transformées en de simples « aménagements » d'horaires, de salaires... et de sinécures. Et c'est bien pourquoi M. Gide rejoint naturellement M. Bergery dans les colonnes de *La Flèche*. Le reniement est fait d'ensemble, les deux tableaux se correspondent, tout est bien : le Front Populaire s'est renié, c'est entendu.

Mais l'Ordre, mais la Discipline Sociale, mais les Autorités Sociales, qu'ont-ils fait dans le passé, qu'ont-ils à nous présenter, comme fidélité à eux-mêmes ?

Je sais bien ce qu'on va me dire : une notion saine de la nature humaine connaît la faiblesse de celle-ci. Il y a beau temps que les représentants des diverses religions se rejettent à la tête les infidélités de leurs ministres à la propre doctrine de chacun. Fort sagement, le catholicisme a su dire que cela ne signifiait rien. On ne nous fera pas penser ce que nous ne disons pas. Ce que nous affirmons est tout autre chose.

Le grave, dans le cas de M. Guehenno, n'est point tant qu'il soit infidèle à la liberté de la pensée. C'est qu'il ne cherche pas à y revenir, c'est qu'il ne tende pas à la retrouver et à la rendre. Il a, dans sa querelle avec M. Gide, bonne conscience, et c'est ce qui l'accable.

Ainsi, de l'autre côté, nous voyons tout un ensemble d'hommes qui cherchent (ou qui prétendent défendre, comme s'il existait), un ordre, une discipline, un monde de l'esprit. Nous ne leur reprochons pas de ne pas faire dans leur vie une place assez grande à cet ordre, à cette discipline, à ce

prit. Nous nous soucions peu que le député conservateur de Confolens ait des maîtresses, ou que Monsieur l'Archiprêtre aime la Bonne Chère.

Mais on ne saurait parler d'un Ordre humain, d'une Discipline, d'un appel à l'Esprit, que si, effectivement, ceux-là qui en parlent et le monde qu'ils sous-tendent sont conduits par l'idée de cet ordre, de cette discipline et de cet appel. Ils peuvent ne pas réussir, ou ne pas aller loin dans leur effort. C'est là, pour le coup, problème de conscience. Ce qui est question d'ordre public, est qu'ils y tendent.

* *

Par cette exigence, nous sommes effectivement révolutionnaires. Et seuls, ceux qui osent aujourd'hui cette prise de possession ont droit de se nommer révolutionnaires. Ainsi, des anarchistes, des trozkystes ont ce droit de se dire révolutionnaires, mais désormais, ni M. Jean Cassou, ni M. Chamson, ni M. Guehenno, non plus que M. Léon Blum ou M. Charles Spinasse. Des catholiques de l'Ecole de La Tour du Pin, ou des « réactionnaires » de celles de Thierry Maulnier, sont des révolutionnaires — non les hommes qui suivent M. Taittinger et ceux qui applaudissent M. Flandin, quels que soient leurs « mots d'ordre » ou leurs déclarations.

Réformistes sont les hommes qui pensent que des réformes suffisent à changer le cours des événements qu'ils jugent aujourd'hui déplorables. Des réformes, c'est-à-dire quelques modifications institutionnelles, ou le retour à cette notion de la famille, de l'ordre moral, de la politique réaliste, qui paraissent à beaucoup avoir été fort potables au travers du XIX^e siècle.

Etre révolutionnaire, c'est de ne pas se contenter de changer les mots de passe de la vie sociale, c'est vouloir changer la vie sociale elle-même.

Ainsi est-on, ici, révolutionnaire. De l'action « révolutionnaire » de *Combat*, on a souri fréquemment, et l'on aurait eu bien raison de le faire si la révolution se marquait pour nous au nombre des bombes, à l'action dans la rue, au bouleversement et à la mort. L'action révolutionnaire consiste pour nous à exiger réellement d'un ensemble social qu'il substitue une nouvelle optique de la vie à celle qui existe. La révolution de 89 et celle de 17 en Russie, ont été des révolutions non par le sang mais par une semblable substitution.

Il y a dans l'histoire, telles rencontres sangnines des hommes qui n'ont pas été des révolutions.

Au contraire, on a connu (et tout récemment au Portugal, au Brésil), des révolutions totales qui n'ont pas été sangnines.

Voici donc notre « révolution ». Nous ne croyons que ce soit répondre aux questions que pose l'époque, de rapetasser la vie humaine et des institutions délavées par deux siècles de pluies, de pleurs et de salive.

M. Gide a raison de le marquer : il est fidèle à l'idéal de la conscience libre contre le régent Guehenno. Il reste effectivement révolutionnaire, mais il apporte par là même la preuve que la « révolution » du Front Populaire, même conduite par les « intellectuels », même sanglante, même violente, ne sera pas la révolution qui réponde au drame de l'époque et à celui de nos âmes.

Pour qu'elle soit une révolution valable, pour qu'elle soit une révolution tout court, elle devra substituer à un édifice social où les valeurs sont parlées, un édifice social où elles seront vécues.

M. Gide vient de nous administrer la preuve que l'on ne trouve pas cela chez les apôtres du collectivisme.

La leçon vaut aussi pour l'autre côté de l'horizon spirituel (car il est bien évident que le politique est ici infiniment dépassé).

On n'aura effectué de « révolution » que le jour où l'on aura substitué à l'actuelle impuissance créatrice, une forme politique et un dynamisme spirituel qui s'asservissent effectivement à la discipline, tendent réellement à la justice sociale, profondément et totalement à une notion de la vie digne de l'homme.

Répétons-le, pour lever absolument toute équivoque, ce n'est pas là une exigence « morale », nous ne demandons pas une révolution morale ! Nous ne demandons pas aux révolutionnaires d'être parfaits, mais logiques avec eux-mêmes. Nous croyons indispensable, non seulement par souci spirituel mais en même temps par souci d'efficacité, une révolution qui tende effectivement, et dont tous les hommes et toute la pente conduisent réellement à l'ordre social. Nous voulons donc, et parce que nous la croyons ainsi doublement nécessaire, une révolution sociale et une révolution spirituelle justifiées et qui vivent leurs justifications, ce qui est le seul moyen d'en témoigner.

Jean de FABREGUES.

DOCUMENT

« Le Soleil de la Patrie »

Et lui dont la volonté est plus dure que l'acier
Et dont la voix nous fait aller de l'avant
Notre Chef,

Le cher, le bien-aimé Staline

Il s'élève comme le Soleil de la Patrie.

Il est dans nos pensées et dans nos chants Staline.

Un mot de lui, et le feu

Comme nos cœurs, Staline est avec nous,

Sur le chemin de nos exploits

Qu'il nous dise un mot,

Et les montagnes

S'écrouleront au bruit de la poudre,

Et les fleuves vers la mer

S'en iront par de nouveaux lits.

Et nous ne nous lasserons pas du labeur.

Nous construirons, endurcis par la volonté

Pour qu'il voie

Le grand Staline,

Les fruits de la victoire.

Il est dans notre chant,

Il est dans notre travail avec nous,

Il est plus profond que la mer, plus haut que les

[montagnes.

Et nous devenons des aigles

Quand il s'élève devant nous,

L'Aigle de la lutte et des exploits.

Extrait d'un poème de Tchchainikof, paru dans la « Pravda » et les « Ivestia »